

Mina Süngern

D'une soirée dans un bar

Trapézoïdal, la plus petite de ses faces posée sur la table, vert, ou bleu, c'est-à-dire d'une tonalité située entre le vert et le bleu, de sorte que, en fin de compte, il était peut-être gris, gris clair, chacune de ses parois externes cannelée avec des arêtes vives et des évidements concaves, me faisant penser aux fraises que portaient les nobles et les bourgeois aux seizième et dix-septième siècles, qui donnent le sentiment sur les portraits de cette époque que leur tête est séparée de leur corps (Pierre de l'Estoile avait d'ailleurs écrit à ce sujet : « À voir [la] tête [de ces mignons] dessus leur fraise, il semblait que ce fût le chef de Saint Jean dans un plat »), cette mode annonçant peut-être le sort qui leur serait fait deux cents ans plus tard, ou bien encore ressemblant aux cache-pot en papier crépon multicolore utilisés par les fleuristes pour envelopper et masquer les pots en plastique inesthétiques – il y a quelque chose de cocasse à ce qu'un vase évoque un cache-pot, le vase signifiant normalement l'inutilité du cache-pot, quoique ce soit un trait de notre époque de donner, dans une sorte de fétichisme du consommable, à des objets pérennes l'aspect d'objets jetables, telles ces tasses à café en porcelaine se présentant comme des gobelets en plastique défoncés (du Warhol à un prix démocratique finalement) – d'une hauteur d'une vingtaine de centimètres, si bien que les fleurs, au bout de tiges au vert presque transparent, longues et sinueuses comme des serpents se dressant au son d'un pipeau, nous arrivaient à peu près à hauteur de nez, occupant le tiers inférieur gauche de mon champ de vision. Autant dire que je ne voyais qu'elles puisque LM, en face de moi, était voilé par la brume d'ennui que m'inspirait sa conversation, que je ne pouvais pas, expressément, regarder à droite sans que cela soit malpoli, à moins que ne s'y déroule un événement rompant le brouhaha ordinaire de gens discutant à un comptoir, ainsi le choc du pied de la serveuse dans la caisse de bouteilles posée en travers de son chemin chaque fois qu'elle descendait de la petite estrade derrière le comptoir pour aller servir des clients dans la salle m'était une occasion pour tourner la tête et observer ce qui se tramait entre un homme de profil portant un costume de velours bleu, coiffé d'une casquette de même facture, et une femme assise dos à moi sur un tabouret (c'est-à-dire que je me demandais, mais seulement d'une manière fugace n'ayant dans la situation aucune forme d'intérêt propre – un peu comme on vérifierait si le comportement d'un animal est conforme à ce qu'on en attend – si l'homme draguait la femme, ou s'il ne s'agissait entre eux que d'une conversation amicale). Comme ma connaissance des espèces de fleurs se limite aux plus courantes et qu'il a été décidé par une instance interne, aux mobiles obscurs, que toute fleur inconnue, pour peu qu'elle soit à corolles, pourvue de pétales et d'un pistil visible, s'appellerait un narcisse, ces fleurs-ci que je ne connaissais pas, d'un bleu mauve avec une tache jaune au creux du pétale dans quoi je voyais facilement la nuit où tournent des boules de feu dans les toiles de Van Gogh, ou une femme d'un certain âge en robe de chambre et sentant le patchouli ouvrant la porte d'un bordel dans le Paris des années trente (quels sentiers bien dissimulés prend mon imagination pour associer une fleur et une mère maquerelle ? Il serait intéressant d'investiguer), étaient nécessairement des narcisses. Bien sûr je ne l'aurais pas prétendu à voix haute, mais penser que c'étaient des narcisses les mettaient à ma portée, les rendaient susceptibles de faire l'objet d'une

conversation. En quelque sorte, le nom « narcisse » était leur nom fantôme jusqu'à ce qu'elles réendossent leur nom véritable (*ré-* parce que j'avais sans doute déjà entendu leur vrai nom auparavant). Or, quelques instants plus tard, la patronne s'arrêtant à notre table, tendant le bras devant mon nez pour caresser les fleurs du bout des doigts, soupira : « *Quel beau muguet !* » – du moins c'est ce que je crus entendre à travers le bruit mêlé des conversations et de la musique – et cela mit mon intelligence en émoi car, pour n'y rien connaître en fleurs, je savais néanmoins que celles-ci n'étaient pas du muguet, et que même si, pour une raison extraordinaire qui se serait située bien trop loin des informations dont je disposais dans le domaine de la botanique – informations qui semblaient pourtant à portée de la patronne du bar –, ces fleurs-ci étaient bel et bien du muguet, il aurait encore fallu m'expliquer comment on avait pu s'en procurer en plein mois de février (mais puisqu'il est possible d'acheter des tomates en hiver, pourquoi pas du muguet ? – disait une voix qui débattait en moi). Ces pensées ayant rapidement roulé dans ma tête, je conclus avec une certaine fierté – car malgré mon ignorance, il était évident que j'en savais davantage que d'autres – : « *Elle n'y connaît rien en fleurs cette fille* », ceci nimbé du halo du doute, puisqu'aucun des acteurs de cette scène, ni la serveuse qui se tenait alors à côté de la patronne à regarder les fleurs, ni LM, n'intervenait pour dire : « *Ce n'est pas du muguet enfin !* » Aussi était-il plus vraisemblable que j'aie mal entendu. Quand elles se furent éloignées, je demandai à LM : « *Qu'est-ce qu'elle a dit : quel beau muguet ?* », et LM me répondit, avec un air qui signifiait qu'un tel degré d'incompréhension ne pouvait être que volontaire, me soupçonnant d'une idiotie : « *Quel beau BOU-QUET !* » Alors moi, confuse d'avoir pu imaginer qu'une telle erreur soit possible, exclue du royaume de ceux qui connaissaient le nom des fleurs, marquée de l'infamie d'avoir confondu du muguet et je ne sais quelle autre fleur et d'avoir, en sus, voulu faire porter mon crime par une autre – montrant par-là d'autant plus ma bêtise qu'il semblait évident, dans l'esprit de LM, qu'aucun quidam sur cette planète ne pouvait confondre du muguet avec une autre fleur (je ne l'avais moi-même *pas* confondu), de même que j'aurais regardé, moi, scandalisée et incrédule, quelqu'un qui aurait pu penser que quelqu'un d'autre aurait pu confondre un brocoli et un artichaut –, je demandai à LM le nom de la fleur, sans cependant aggraver mon cas en ajoutant : « *N'est-ce pas un narcisse ?* », et LM me répondit par un nom que j'ai complètement oublié. Je me demande même aujourd'hui si je l'ai vraiment entendu, le nom de « narcisse » étant manifestement bien trop évocateur à mes sens pour se laisser supplanter par un autre. En y repensant, je me dis à présent que si j'ai entendu le mot « muguet » au lieu de « bouquet », c'est que, depuis que je m'étais installée à la table et que j'avais vu les fleurs, j'attendais le moment où la conversation de LM serait épuisée pour lui en demander le nom, qu'en somme mon esprit ne tendait que vers ce moment-là – j'avais couché mon attente sur l'oreiller du nom « narcisse » pour ne pas trop la fatiguer – aussi, lorsque la patronne fit le geste de caresser la fleur en s'extasiant à son propos, c'était l'occasion pour moi d'en entendre le nom sans avoir à le demander (son geste et le début de sa phrase indiquaient qu'elle le prononcerait), mais il fallait que ce soit un nom que je puisse reconnaître car je n'allais pas demander à la patronne de le répéter, c'est pourquoi lorsqu'elle prononça le mot « bouquet », mon esprit le maquilla en « muguet », nom de fleur phonétiquement le plus proche. Malheureusement, l'opération se trouvait intellectuellement défaillante et heurtait la raison (il est d'autres circonstances où le désir tout puissant ne s'embarrasse pas autant des atermoiements de la raison et fait sa loi quoi qu'il en soit, bousculant d'une simple pichenette toute relation logique ; mais il faut que le moi y ait un intérêt bien plus important que la vérification d'un nom de fleur). À travers les tiges et un peu au-dessus des fleurs, c'est-à-dire sans que j'aie besoin de tourner la tête de manière trop prononcée, je pouvais voir les formes

mouvantes de l'autre côté de la vitrine, sur la terrasse du bar, même si la nuit qui était déjà tombée faisait passer chaque chose par un filtre bleu sombre violacé, à moins que ce ne soit la couleur de la fleur qui contaminait tout ce sur quoi mon regard se posait, de même que, plus tard, à une autre table, l'abat-jour rouge orangé – et trapézoïdal lui aussi – d'une petite lampe posée à droite de la table – qui ne fonctionnait pas et était donc purement décorative – mangeant la partie gauche du corps de mon interlocutrice jusqu'à son épaule, me dissimulant même parfois une partie de son visage, semblait communiquer avec la chevelure rousse de cette dernière dans une même traînée de lumière orangée qui s'étendait encore au rouge sombre d'un rideau, lequel occultait le mur à ma droite, de sorte que le côté droit de mon champ de vision était bouché par les flammes, tandis que l'autre s'étendait à toute la profondeur du bar occupée de silhouettes riant et parlant dont il ne me reste à peu près rien, de verres de bière et de vin à moitié bus, de mes deux interlocuteurs de gauche, parmi lesquels J dont j'essayais de percevoir si la chemise baillant légèrement entre deux boutons le devait à la proéminence de son ventre – ce qui m'aurait bien étonnée car je n'avais jamais remarqué auparavant que J était un peu gras à cet endroit, et en même temps soulagée car si le corps de J, à mon sens esthétiquement parfait au point qu'il siphonnait mon regard, avait quelques défauts, cela m'aurait rédimé des miens – ou si ce n'était qu'un effet d'optique dû au motif de la chemise : un quadrillage serré, vert sur fond blanc, qui, déformé par les multiples plis, trompait la vision, et dont la tête (de J toujours) heurtait le cadre d'un grand tableau suspendu au mur au-dessus de lui, dont on pouvait penser d'abord qu'il s'agissait d'une peinture, mais dont j'appris plus tard qu'il s'agissait d'une photographie, représentant l'intérieur d'un atelier abandonné, un atelier ou un hangar, quoi qu'il en soit un lieu en déshérence, deux tuyaux filant depuis le bord supérieur gauche du cadre le long du mur et se couvant juste avant d'atteindre une grande baie vitrée qui couvrait le tiers central du tableau, rectangle dans le rectangle, baie aux montants de fer noir avec deux battants centraux coulissants, au vitrage dépoli au travers duquel on distinguait, floutées, les taches roses et jaunes de fleurs sauvages, laissant imaginer, derrière le hangar, un terrain vague envahi par la végétation, des châssis de bois posés contre un pilier en acier passant derrière les tuyaux, la ligne formée par le rebord du plus gros châssis parallèle aux lignes formées par les tuyaux, le tiers supérieur du tableau occupé par un voilage blanc reposant sur une série de fils tendus à égale distance les uns des autres entre les deux murs du hangar et qui, dans l'espace laissé entre deux fils, s'affaissait, formant de gros rouleaux striés de plis, le dernier rouleau tombant par un bord devant les carreaux supérieurs d'un des battants coulissants, comme un écho à celui tombant au premier plan, mais qu'on ne voyait pas parce que le regard était irrésistiblement attiré par la baie vitrée, ce voilage fermant le regard à la partie supérieure du hangar, opposant au sol en béton sale, poussiéreux, au milieu duquel poussaient trois petites touffes d'herbe indistinctes au premier regard, une impression de légèreté ; à droite, quelque chose appelait le regard précisément parce que sa présence était déroutante : c'était, au-dessus d'un petit muret en béton, sur un support impossible à déterminer car absorbé par une ombre noire, le squelette d'une plante ligneuse, les branches desséchées se hérissant sur le support, d'autres retombant sur les côtés comme les tuyaux d'une cornemuse, le tout faisant inmanquablement penser au squelette de quelque monstre aux multiples pattes, des vestiges de feuillage suspendus encore autour du support et, sur le sol, de la terre et des éclats de branches, comme si le vase qui avait contenu la plante s'était brisé là, qu'on avait remis le végétal tout nu sur son support et qu'on l'avait laissé mourir doucement, qu'on avait ramassé les morceaux du vase mais pas les débris de la plante, ni la terre, et qu'on s'en soit allé. *« Comme je ne comprends rien à l'espagnol, chaque fois que j'allais au restaurant, je posais mon doigt au hasard sur la carte pour choisir. Eh bien j'ai*

toujours mangé des trucs super bons. – J'ai fait la même chose en Allemagne et je n'ai mangé que des pommes de terre. » Mes phrases étaient des bulles à l'extérieur de moi, ou de pures ondes qui ne semblaient pas prendre naissance dans mon corps, que j'empruntais dans une espèce de répertoire de conversations, qui auraient pu être soufflées par une autre bouche, car non seulement la présence de mes interlocuteurs ne concurrençait pas celle des choses qui nous entouraient, mais encore (et cela revenait au même), une double préoccupation m'extrayait de ma parole, cette dernière n'ayant plus d'autre fonction, pour moi, que d'être un gage de ma présence (puisque la présence physique n'est jamais suffisante) : d'abord celle des skis qu'il nous fallait louer le week-end d'après pour partir en randonnée, sauf que nous ne savions pas où les louer ni à quel prix, et comme j'avais contribué à organiser cette randonnée et que j'aurais perdu mon crédit auprès de la personne qui en était l'instigatrice principale si elle ne se réalisait pas, cette ignorance me turlupinait, quoiqu'à la longue, voyant que cette histoire de skis n'inquiétait que moi, je me demandai si elle n'était pas juste un prétexte avancé par mon esprit pour dévier – comme le regard dans le tableau déviait vers le squelette de plante quand tout aurait dû l'attirer vers la baie vitrée – pour se retirer de la conversation, et que ce prétexte aurait pu avoir n'importe quel autre objet, mais quand même assez simple pour que la conversation ne m'échappe pas totalement, afin que je puisse intervenir de temps en temps (pour donner un gage de ma présence), et qui soit en rapport avec les gens présents, pour que je sois encore convaincue d'être liée à eux – comme les fleurs soi-disant gênantes dont le nom inconnu était le fil qui me lierait à LM quand sa conversation s'arrêterait –, l'autre préoccupation concernant la cigarette que j'avais roulée quelque temps auparavant, que j'avais posée sur la table au pied de la lampe, attendant que quelqu'un manifeste l'envie de sortir pour m'accompagner et la fumer enfin, car, comme c'était la seule cigarette que je fumerais dans la soirée et qu'elle concentrerait un maximum de plaisir, je ne pouvais m'empêcher de désirer ce moment, à l'aune duquel tous les autres moments n'avaient que la coloration de l'attente. Lorsque je sortis enfin avec quelqu'un pour la fumer, peut-être parce que je l'avais trop attendue, trop désirée, ou que la conversation de la personne avec qui j'étais sortie m'obligeait à des contorsions en moi-même parce qu'elle requérait des choses trop personnelles, cette cigarette me parut longue à fumer et me donna envie de vomir. Ainsi, de cette soirée passée en compagnie de trois personnes, pour qui j'ai par ailleurs une assez grande estime, je ne fus préoccupée que par un nom de fleur, une lampe, un ventre, un tableau, des skis et une cigarette, et je ne peux absolument pas dire sur quoi a porté la conversation qui a pourtant duré plusieurs heures, si ce n'est, à un moment, sur la nourriture en Espagne, dont je n'ai gardé que la phrase citée plus haut, et seulement parce qu'en la prononçant J avait fait un tourbillon dans l'air avec son doigt avant de l'abattre sur une carte imaginaire, en hochant la tête de cette façon précipitée qui lui est si particulière.

Mina Süngern est née en 1976. Elle a enseigné le français et la littérature, en France et à l'étranger. Son premier ouvrage, *La Trame de l'ordinaire* est paru aux éditions Samizdat en 2014. Ses poèmes, récits et nouvelles ont été publiés dans plusieurs revues, parmi lesquelles *Théodore Balmoral*, [Secousse](http://www.mina-sungern.websself.net), et *Écriture*. Site personnel : www.mina-sungern.websself.net